

Introduction de la journée par Jean Furtos, directeur scientifique honoraire de l'ONSMP

Monsieur le Député, Monsieur le Président, Mesdames, Messieurs, je m'étais inscrit à cette journée pour m'instruire, car je trouve cruciale cette question de la jeunesse et des modifications qu'on peut reconnaître à ses membres. Et puis mes amis du CPCT m'ont demandé de faire une introduction, ce que j'ai accepté volontiers sans être forcément le mieux placé pour la faire.

L'ONSMP est l'Observatoire National des Pratiques en Santé Mentale et Précarité qui dépend du Ministère de la Santé, situé au Centre Hospitalier le Vinatier. Il est maintenant dirigé par le Docteur Halima Zeroug-Vial, et j'en suis le directeur scientifique honoraire, c'est-à-dire à la retraite. Il est plus connu sous son petit nom d'ORSPERE.

Un de mes collègues canadiens me demandait un jour pourquoi les jeunes ne se révoltent pas d'avantage. Je lui ai répondu par la fréquence et la banalité du syndrome d'autoexclusion. De temps en temps « les jeunes » se révoltent sous forme d'émeutes, mais ils se révoltent relativement peu sous nos climats, alors que peut-être c'est-ce l'un des rôles de la jeunesse de ruer dans les brancards. C'est peut-être parce que, comme vous le dites dans votre argument, il y a des phénomènes d'isolement, de solitude, et même ce mot terrible que vous avez écrit dans l'argumentaire : « la jeunesse ne serait plus un âge de la vie ». Si la jeunesse n'est plus un âge de la vie, il n'y a plus de jeunes, il n'y a plus de révolte des jeunes, c'est une catastrophe. S'il n'y a plus de révolte des jeunes, on est foutus d'une certaine manière. En tous les cas, au point où j'en suis, la bouderie grave représentée par le syndrome d'autoexclusion peut certes être considérée comme la dernière liberté de la capacité de dire non, l'ultime liberté de se dire non à soi-même sans se suicider, mais ce n'est pas une révolte.

Je vais partir du concept de précarité que j'ai étudié ces vingt dernières années. Il ne s'agit pas seulement de la précarité financière et la précarité sociale, qui ne sont pas seulement le marchepied de la pauvreté et qui doivent même être complètement différencié de la pauvreté. La pauvreté, c'est avoir peu, tandis que la précarité, c'est avoir peur de perdre le peu ou le beaucoup qu'on a. Même les PDG peuvent avoir peur de perdre, les directeurs d'hôpitaux peuvent avoir peur de perdre, les maires des grandes villes peuvent avoir peur de perdre (nous étions en période électorale...). Nous avons tous peur de perdre les budgets, les possibilités de travail, le statut... En regard, il faut dire ce qu'est la « bonne » précarité, parce que, lorsqu'on parle de précarité, on croit qu'il s'agit d'une perversité moderne. La (bonne) précarité vient du mot latin *precari* qui veut dire *prier l'autre pour avoir*. Dans le terme *précarité* l'autre est inclus. Je prie l'autre pour avoir, que ce soit Dieu, un proche, un voisin, mon assistante sociale. La bonne précarité, c'est tout simplement avoir absolument besoin de l'autre pour vivre ; et cela que nous soyons un bébé, un grand vieillard, que nous soyons malades ou accidentés de la vie, et aussi bien vous et moi ici, à cette journée du CPCT. Nous avons absolument besoin de l'autre, des autres pour vivre, c'est cela la suffisamment bonne précarité qui donne confiance en soi, en l'autre et dans le temps qui vient : une triple confiance en somme. Évidemment, cette précarité a ses avatars et ses ratées, mais il fallait en rappeler la nature.

En regard, la « mauvaise » précarité qui est en rapport avec les idéologies et les circonstances économiques qui gouvernent nos vies, attaque la bonne précarité et la triple confiance. Elle érode en tout premier lieu, et sur une large échelle, la confiance dans l'autre qui se transforme en méfiance, nommément la paranoïa sociale. Paranoïa sociale, cela veut dire que l'autre est dangereux, l'étranger est dangereux, le malade mental est dangereux, le jeune est dangereux et les jeunes peuvent nous le rendre, d'une certaine manière ; les vieux sont dangereux, les adultes sont dangereux, et c'est mondial comme la mondialisation sur son versant néolibéral. Nous pourrions le décliner sous des formes culturelles diverses, en Afrique ou ailleurs, mais c'est la même paranoïa. Elle s'accompagne d'une hyper individualisation qui n'est pas philosophique, qui n'est pas du registre de l'autonomie de la pensée et du choix, qui est un hyper individualisme de retrait, de peur, phobique, pour se protéger.

Dans le meilleur des cas on veut « se réaliser ». D'ailleurs, depuis que je suis à la retraite, on me dit « maintenant tu vas pouvoir penser à toi ». Qu'est-ce c'est que cette connerie ? Je vais commencer à

vivre maintenant à 69 ans ? « Tu vas pouvoir commencer de penser à toi ». Pensons à nous, faisons de l'autoréalisation. Cela ne donne pas envie de vivre avec autrui, l'autoréalisation. Cela donne envie d'utiliser, d'instrumentaliser autrui pour « se réaliser ». Au mieux, cela donne un hédonisme de désenchantement : je vais au moins prendre mon pied avec tous les gadgets possibles avant d'être au chômage, avant de tout perdre, avant de mourir, puisque une société précaire est constituée par des « individus » obsédés par le risque omniprésent (à la pensée) de perdre. C'est bien, mais ce n'est pas suffisant pour donner des raisons de vivre. Au pire, cela attaque les liens sociaux et la transmission. Si nous sommes tous des individus, un grand-père ou une grand-mère est un individu, un père ou une mère est un individu, un enfant est un individu, un bébé est un individu. Il y a les droits des individus, et c'est dans ce contexte-là qu'on peut décrire des phénomènes de *déparentalisation*. On a davantage parlé, lorsqu'on étudie les demandeurs d'asile ou les migrants, de la parentification des enfants qui vont traduire et faire les papiers administratifs pour leurs parents, alors on dit qu'ils ont une fonction parentale. Mais la déparentalisation, je l'observe lorsque par exemple des migrants déboutés du droit d'asile perdent la préoccupation pour leurs enfants, y compris pour leur bébé qu'ils laissent seuls dans une chambre ou dans un foyer tandis qu'ils errent dans le foyer ou dans la ville avec une difficulté extrême de porter l'autre. La déparentification est quelque chose d'assez impressionnant lorsqu'on l'observe, notamment en Afrique avec des centaines de milliers d'enfants dans les rues. En France on ne l'observe pas seulement pour les demandeurs d'asile, car ce que l'on observe à la marge, c'est habituellement ce que l'on observe au centre sans vouloir se le dire. Peut-être que chez nous la déparentalisation prend souvent l'aspect d'une hyperparentification pour que les enfants travaillent bien, soient performants sur le plan maniaque, ce qui témoigne d'une perte des besoins fondamentaux de l'enfant.

Après la perte de confiance en autrui, et en soi avec l'hyper individualisation, on peut décrire la perte de la confiance dans le temps, le grand temps. Nous venons de l'Homme de Cro-Magnon au moins. C'est notre contemporain. Platon, c'est notre contemporain. Nos grands-parents sont nos contemporains. Nous vivons toujours avec eux. Nous vivons dans le grand temps. Et il y a le grand temps qui va venir sauf ni nous craignons la décadence absolue, la catastrophe absolue. Nous constatons actuellement la perte du grand temps, avec la perte de la sécurité d'aller et de venir à partir de là d'où l'on vient vers là où l'on va, même si cela nous est inconnu. La bonne précarité, c'est : on ne sait pas où l'on va mais on y va, avec une capacité de l'imaginer, et aussi une capacité de désillusion créatrice. Au fond, cette perte du grand temps, c'est soit le temps maniaque où tout s'accélère, soit le temps dépressif où il n'y a plus de temps, c'est la décadence, ou alors la catastrophe annoncée. C'est une des choses les plus terribles pour les enfants et les adolescents d'être imbibés par ce temps mélancolique : « Mes petits chéris vous n'avez pas de chance vous êtes venus trop tard. De mon temps il y avait de la vie, de l'aventure. Il y avait du travail. Maintenant il n'y a plus rien. » C'est vrai qu'il y a un changement. Mais ce n'est pas parce que cela a changé qu'il n'y a plus de temps, plus de combat, plus de choses à inventer. Il faut faire attention à notre discours. Le discours mélancolique vient de notre mélancolie que nous transmettons, et les jeunes se disent à ce moment-là : soit que c'est vrai, soit qu'ils ne vont plus communiquer plus avec ces personnes mélancoliques. Comment passer le relai, passer l'histoire, passer le goût du combat, le goût de la vie ?

Comment considérer le temps de la jeunesse ? J'ai préfacé le livre d'un collègue de Lausanne, le Docteur Jean-Claude Métraux, sur « *la migration comme métaphore* ». Sa thèse est que nous sommes tous des migrants, pas seulement migrants à travers les frontières géopolitiques, mais par exemple, pour ceux qui n'ont pas connu internet, l'accès à internet est une migration considérable car il y en a qui savent rentrer dans le pays d'internet et les autres. Il y a la migration dans le temps, la migration dans les changements du corps, la migration interne dans nos pays... J'ai proposé *la métaphore de l'adolescence comme migration*. L'adolescence, qui n'est pas seulement la puberté, est une migration, c'est-à-dire qu'on change de corps, de fonctionnement psychique, on change de projets, on change de responsabilités. Si l'adolescence peut être considérée comme un phénomène migratoire, alors il y a des conditions : nous savons que pour qu'un phénomène migratoire soit réussi, il faut savoir d'où l'on vient et où l'on va, Il faut avoir un projet migratoire. Le problème actuellement serait le projet migratoire. Je pense que le rôle des grandes personnes et des jeunes personnes est d'élaborer ensemble, de continuer à

penser l'avenir même si actuellement on a plutôt tendance à penser traumatiquement la décadence. Il faut vraiment savoir que penser la décadence c'est la dépression, penser l'avenir c'est la vie. Attention à la mélancolie : quels projets, petits ou grands... Évidemment le projet migratoire suppose qu'on dépasse l'hyper individualisme où l'on pense en tant qu'individu, qui est une fiction car l'individu est une fiction. Un individu n'existe qu'à l'état de cadavre et encore, il y a des rituels autour du corps mort, même le cadavre est relié, il y a l'instauration d'une communauté des vivants et des morts. L'individu c'est quelqu'un qui serait tout seul, au sens où Winnicott disait qu'un bébé isolé, ça n'existe pas. Un bébé individu cela n'existe pas. Un bébé est relié à sa mère, à la sage-femme, au gynécologue, aux grands-parents, aux générations d'avant, aux générations à venir, aux frères, un nouveau-né relié cela existe. De la même manière, un adulte seul est une fiction, un jeune seul est une fiction. Comment travailler avec des individus en tant qu'ils sont des personnes reliées ? Seules des personnes reliées peuvent avoir un centre éthique pour choisir et décider. La personne sait qu'elle est connectée et qu'à un moment donné elle seule peut choisir. C'est cela la personne. Plus je vais plus je suis persuadé que l'individu est une fiction, une fiction malheureusement efficace dans ses effets.

Pour terminer, je dirais que *la conversation* que propose le CPCT, c'est-à-dire rencontrer des gens et en particulier des jeunes en situation de précarité, c'est discuter avec eux en présence, sans projet performatif. Faire la conversation en présence et en disponibilité, c'est « tout simplement » offrir la possibilité de passer de la mauvaise précarité, « je suis tout seul et je n'ai pas confiance », à une bonne précarité : « j'ai besoin de l'autre pour parler, pour vivre, pour penser ». La conversation, c'est « simplement » pour revenir dans ce qui aujourd'hui est un peu perdu, la bonne précarité, selon laquelle sans autrui on ne peut pas vivre. À ce moment-là, ce que l'on peut transmettre, c'est le goût de vivre, le goût de recevoir, le goût d'aller et venir, et toutes les professions ici présentes savent sûrement participer à cet échange. Comment dans la présence et dans la disponibilité, certes souvent autour d'objets médiateurs, on peut passer de la perte de confiance à une confiance renouvelée, un goût de vivre, pour aller et venir dans le « génie de son sexe » comme disait Dolto. La non bienveillance aujourd'hui, qu'on observe dans les hôpitaux, est très facile à définir. La non bienveillance, qui est une chose évidente dans le management, c'est ne pas pouvoir se dire « Bonjour. Comment ça va ? Au revoir. Quand est-ce qu'on se voit ? » La bienveillance, c'est « comment ça va ? » C'est aussi facile que cela. Chacun avec nos métiers, nous disons : bonjour, comment ça va, au revoir, et cela se passe entre des personnes reliées.

Certes, tout ce que nous observons aujourd'hui est assez inquiétant du point de vue du symptôme. J'ai décrit moi-même le syndrome d'auto-exclusion, qui est réversible pour l'essentiel. Mais être lucide n'est pas le pessimisme. Malgré le phénomène de masse de la précarité par peur de perdre, il est possible de se débrouiller pour rester debout avec d'autres, avec un projet migratoire, et des moments difficiles dont on se relève. Personnellement, j'aime bien les jeunes d'aujourd'hui. Je ne sais pas si les jeunes existent en tant que classe d'âge, mais j'aime bien les jeunes d'aujourd'hui, quelle que soit leur manière d'être.

Je terminerai par une anecdote. Je disais un jour à une assemblée de pédopsychiatres cette histoire de discours mélancolique que je vous ai dit tout à l'heure : « ah mes petits chéris c'est trop tard il n'y a plus rien de bien pour vous ». À la fin, une jeune psychiatre est venue me voir et m'a dit : « Monsieur Furtos, vous avez parlé pour moi parce que moi en psychiatrie je suis une enfant et mes patrons passent leur temps à me dire que la psychiatrie n'existe plus. Et moi ce que je fais en psychiatrie ça m'intéresse. » Ca m'a beaucoup frappé. Je me suis dit, attention de ne pas dire aux jeunes infirmières, aux jeunes travailleurs sociaux, aux jeunes médecins qu'il n'y a plus de vrai travail. Il y a toujours du vrai travail, mais dans un contexte que nous devons connaître lucidement. Nous restons en contact avec d'autres êtres humains dans le cadre de la bonne précarité. Attention à voir toujours la vie en émergence, la vie en combat, la vie comme un goût qu'on peut perdre et retrouver. Je vous remercie.